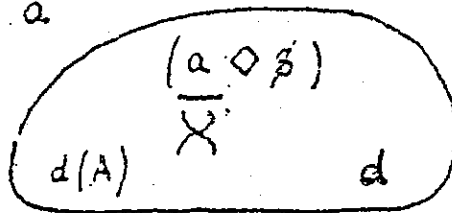


Séminaire unifié
sur Les Noms du Père

LACAN. - SEMINAIRE DU 20 NOVEMBRE 1963

A X a



77 0 5 X

Je n'ai pas l'intention aujourd'hui de me livrer à aucun jeu qui ressemble à un coup de théâtre. Ce séminaire est le dernier que je ferai. Pour certains initiés aux choses qui se passent, ceci ne sera-t-il pas une surprise. Pour les autres, par égard pour leur présence, jusqu'à la nuit dernière très tard, une certaine nouvelle m'a été annoncée... J'ai pu croire que je vous donnerais cette année ce que je vous donnais depuis dix ans. Je vous donne aujourd'hui ce séminaire. J'ai annoncé que je vous parlerais cette année des noms du père ; pourquoi ce pluriel concernant les noms. Ce que j'entendais apporter de progrès dans une notion que j'ai amorcée dès la troisième année de mon séminaire quand j'ai abordé le cas SCHREBER: la fonction des noms du père. Ponctuer dans mon enseignement passé les repaires où vous avez pu voir se fonder les linéaments :

- 1°) 15 Janvier, 22, 29 Janvier et 5 Février 1958, "la métaphore paternelle".
- 2°) Les séminaires du 20 Décembre 1961 et ceux qui suivent concernant "la fonction du nom propre".
- 3°) Les séminaires de Mai de mon année sur le transfert concernant ce qui est intéressé du drama du père dans la trilogie claudélienne.

Vous référer à ces séminaires pour voir dans quelle direction je voulais poursuivre mon discours. Façon déjà très avancée dans sa structuration, ce qui nous permettait de faire le pas suivant. Il s'enchaîne avec mon séminaire sur l'angoisse. Pourquoi, en quoi ? Avant d'aller plus loin : ce qu'a apporté mon séminaire sur l'angoisse.

On a pu donner tout leur poids à des formules telles que :

L'angoisse est un affect du sujet. L'ordonner en fonction aussi de la structure, celle du sujet défini comme le sujet qui parle : qui se fonde, se détermine dans un effet du signifiant. Où est, à quel temps (référence au niveau de la synchronie) ce sujet est-il affecté de l'angoisse (voir le schéma cerné au tableau). Quelque soit ce temps, ce dont le sujet est dans l'angoisse affecté, c'est par le désir de l'Autre. Il en est affecté d'une façon immédiate non dialectisable ; c'est en ceci que l'angoisse est, dans l'affect du sujet, ce qui ne trompe pas. Dans "ce qui ne trompe pas", à quel niveau plus radical que tout ce qui a été dérivé dans le discours de FREUD s'inscrit cette fonction de signal. A la poser ainsi, se confirme et reste valable, comme FREUD lui-même l'a ressenti assez pour le retenu, que toute la première figuration qu'il a donnée de l'angoisse (transformation directe de la libido, etc...) reste encore compréhensible. M'opposant à la tradition psychologisante qui distingue l'angoisse de la peur qui par ses corrélats, spécialement des corrélats de réalité...je change les choses en disant de l'angoisse qu'elle n'est pas sans objet. Cet objet a dont j'ai dessiné aussi bien que j'ai pu la forme fondamentale : ce qui est chu du sujet dans l'angoisse, cet objet a qui est le même que la cause du désir. A l'angoisse, à l'angoisse qui ne trompe pas, se substitue pour le sujet ce qui doit s'opérer au moyen de cet objet a. Il peut s'opérer plus d'une chose. Ceci est suspendu : ce qui était réservé pour l'avenir (cf. un livre que j'écris) : suspendue la fonction de l'acte et encore quelque chose d'autre. L'année dernière et pour l'instant ce à quoi je me suis tenu : à la fonction du a dans le fantasme, la fonction qu'il prend d'être le soutien du désir en temps que ce qu'il est donné au sujet d'atteindra de plus intensif dans sa réalisation de sujet au niveau de la conscience, c'est par cette chaîne que s'affirme une fois de plus sa dépendance par rapport au désir de l'Autre, au désirant. Ai-je besoin de vous rappeler le caractère radical, tout à fait restructurant qu'ont ces conceptions tant du sujet que de l'objet.

Bien sûr, nous détachons-nous depuis longtemps de toute conception du sujet qui en fait un peu corrélatif de l'intelligent à l'intelligible, du nous, en signe de ce qui est fait foi à l'intelligence. Ici, l'angoisse se montre cruciale. Dans Aristote, pour la tradition antique; pathos local, qui s'apaise dans l'impossibilité du tout. Il reste quelque chose de la conception antique dans la pensée positiviste, dans laquelle se fonde et vit maintenant encore la science dite psychologique. Assurément quelque chose y reste de fondé de cette correspondance de l'intelligence à l'intelligible. Ce n'est pas sans fondement qu'elle nous montre que l'intelligence n'est pas autre dans son fondement que l'intelligence animale. Conférer les théories de l'évolution, les progrès de l'intelligence, son adaptation ; nous imaginer que ce procès se reproduit chez chaque individu... Cette hypothèse, même pas aperçue dans la pensée positiviste : ce qui fait qu'elle soit intelligible. L'intelligence dans cette perspective n'est rien de plus qu'un affect parmi d'autres. D'où cette psychologie de tireuse de cartes, même du haut des chaires universitaires. L'affect n'est ici qu'intelligence obscure. Il n'y a qu'une chose qui échappe à celui qui reçoit cet enseignement : c'est son effet d'obscurantisme. C'est une entreprise de technocrates pour sujets en mal d'emploi, vite courbés sous l'étalon des psychologues de la société existante.

L'essence de la découverte de FREUD à ceci fait opposition radicale. Les premiers pas de mon enseignement cheminent dans la voie de la dialectique hégélienne. Etape nécessaire pour faire brèche dans ce monde dit de la positivité. La dialectique hégélienne se ramène à des racines logiques ; au déficit intrinsèque de la logique de la prédication : à savoir que l'universel ne s'y fonde que de la négation, que le particulier seul à y trouver l'existence y apparaît comme contingent. La dialectique hégélienne est faite pour combler cette faille et montre, dans une prestigieuse transmutation, comment l'universel par la voie de la scansion : "thèse, antithèse, synthèse", peut arriver à se particulariser. Quels qu'en soient les effets où, par MARX, elle soit entrée dans le monde, achevant ce que HEGEL était la signification, la subversion d'un ordre

social fondé sur l'ecclésiastique, l'Eglise ; quelque soit sa réussite, la dialectique hégélienne est faussée et contredite tant par l'observation des sciences de la nature, que par le progrès historique de la science fondamentale : les mathématiques.

C'est ici que l'angoisse est le signe, comme l'a vu tout aussitôt un contemporain, KIERKEGAARD, l'angoisse est pour nous le témoin d'une béance essentielle où j'apporte ce témoignage que la doctrine freudienne est celle qui en donne l'éclaircissement. Cette structure du rapport de l'angoisse au désir, cette double béance du sujet à l'objet chu de lui où, au-delà de l'angoisse, il doit trouver son instrument. La fonction initiale de cet objet perdu, sur lequel insista FREUD, ne nous permet pas de traiter du désir dans l'immanence logicienne, de la seule violence à forcer les impasses de la logique. FREUD nous ramène au cœur de ce quelque chose sur quoi fonder les bases de ce qui était pour lui l'illusion qu'il appelait, selon la mode de son temps, la Religion, que j'appelle, quant à moi, l'Eglise. C'est que le champ même que l'église tient intacte contre la révolution hégélienne, avec tout l'éclat que vous lui voyez, c'est là que FREUD avance avec la raison : il trace le clivage d'un chemin qui va infiniment plus loin structurellement que la borne qu'il a posée : le meurtre du père. C'est sur ce terrain mouvant que je prétendais m'avancer. De ce qui est leur père, aux servants de l'église, sur le père je ne les ai pas trouvés suffisants. Certains savent que je pratique depuis mon âge pubertaire la lecture de Saint Augustin. Il y a à peu près dix ans j'ai pris connaissance... je l'ai rouvert ces jours-ci : sur le père, il dit peu de choses ; il parle du fils et combien du Saint Esprit. Illusion de je ne sais quelle fuite qui se produit sans qu'il le veuille, sous sa plume, quand il s'agit du père. Comment ne pas s'étonner, chez un esprit si lucide, de l'attribution radicale à Dieu du terme de causal. Absurdité. Ponctuée qu'à partir du relief de : qu'il n'y a de cause qu'après l'émergence du désir ! Ce qui est cause est cause du désir. Pas équivalent de la cause de soi. Augustin, contre toute piété intellectuelle, fléchit sur ce que je voulais vous articuler avec toute

sorte d'exemple : "je suis ce que je suis". Déjà un "je suis celui qui suit", en français, sonnait faux et boiteux. Que Dieu s'affirme identique à l'Être. Ce Dieu, au moment où Moïse parle, ne serait qu'une pure absurdité. Voici donc le sens de cette fonction du petit a dans les formes diverses dont je vous en ai rappelés l'année dernière où ceux qui me suivent ont pu voir où elle s'arrêtait. Dans l'angoisse, l'objet choisit. Cette chute est primitive. La divinité en fourmille. Cet objet de la chute est dans une certaine relation au mode sous lequel s'appréhende pour le sujet le désir de l'Autre. C'est ce qui explique la fonction de l'objet oral. Elle ne se comprend que si cet objet, le sein, que le sujet lâche quand il se détache, cet objet, fondamentalement, est de son appartenance. Si, à ce moment-là, cet objet s'introduit dans la demande de l'Autre, dans l'appel vers la mère, elle dessine sous un voile quel est le désir de la mère. Étonné, le petit renverse la tête en se détachant du sein. Cet objet est apparemment appartenance à l'Autre (voir les références biologiques). Une seconde forme, l'objet anal. Phénoménologie du cadeau, du don, relâchant les fèces... La demande de l'Autre : ce qui chez l'Autre, encore ambigu, le désigne. Comment les auteurs n'ont-ils pas reconnu que c'est là que s'accroche le support de "l'oblativité" ? C'est par une véritable ambiguïté, par un escamottage révélateur de fuite devant une angoisse, qu'on a pu situer la conjonction oblativa au niveau de l'acte génital. C'est là que l'enseignement freudien nous situe la béance de la castration.

L'année dernière j'ai insisté sur ceci : que tout ce que FREUD nous montre, c'est que l'orgasme n'est pas seulement ce que les psychologues de son époque ont appelé le mécanisme de la détumescence. Il faut savoir articuler que l'orgasme représente exactement la même fonction, quant au sujet, que l'angoisse. L'orgasme est en lui-même angoisse pour autant qu'à jamais, par une faille centrale, le désir est séparé de la jouissance. Qu'on ne nous objecte pas ce moment de paix, de fusion du couple où chacun même peut se dire que l'autre est bien content. Nous, analystes, allons y regarder plus près pour voir ce qu'il y a, dans ces

moments, d'alibi fondamental : un alibi phallique. La femme se sublime dans sa fonction de gaine ; dans quelque chose qui plus loin resté infiniment au dehors... Là où se fabule ... Tiréias... Aussi bien, faut-il indiquer ce qui se voit de traces de cet au-delà inentamé de la jouissance féminine dans le mythe masculin de son prétendu masochisme. Plus loin, symétrique, comme sur une ligne redescendante par rapport à ce sommet de la béance désir - jouissance génitale, ponctuer la fonction du petit a dans la pulsion scopique. Son essence est réalisée en ceci que jusqu'alors le sujet est captif de la fonction du désir ; c'est qu'ici l'objet est étranger. L'objet a c'est cet œil qui, dans le mythe d'Oedipe, est l'équivalent à l'organe à castrer. Ce n'est pourtant pas de cela qu'il s'agit. Dans la pulsion scopique, où le sujet rencontre le monde comme spectacle... Que ce laurre, par quoi ce qui sort de lui, ce qu'il affronte est non pas ce vrai a mais son complément i(a), l'image spéculaire. Voilà ce qui paraît être chu de lui. Il est fier, il s'y réjouit, il s'esbaudit dans ce que Saint Augustin dénonce et désigne comme concupiscence des yeux. Il croit désirer parce qu'il se voit comme désirant ; il ne voit pas que ce que l'autre veut lui arracher c'est son regard. La preuve, c'est ce qui arrive dans le phénomène de l'Unheimlich : chaque fois que soudain quelqu'incident fomenté par l'Autre, cette image de lui dans l'Autre apparaît, au sujet, privé de son regard, ici se défait toute la trame, la chaîne dont le sujet est captif dans la pulsion scopique d'où l'angoisse, l'Aléf () de l'angoisse. Tel est ce à quoi se rassemble, dans sa structure la plus fondamentale, le rapport du sujet au a.

Je n'ai pas dépassé la pulsion scopique. Le franchissement : il faut que je désigne ce qui s'y manifeste et ve à y pointer vers l'imposture ; ce fantôme que j'ai articulé sous le terme de "l'agalma". Sommet de l'obscurité où le sujet est plongé dans la relation du désir. L'agalma : cet objet dont il croit que son désir le vise ; porte à l'extrême la méconnaissance de son objet comme cause du désir ; d'où la frénésie d'Alcibiade et le renvoi que lui fait Socrate : "Occupe toi de ton âme", "rien d'autre

que ton image que tu poursuis". Cet objet, dans sa fonction de visée et de cause mortelle". "Fais ton deuil de cet objet, alors tu connaîtras les voies de ton désir, car moi, Socrate, je ne sais rien. C'est la seule chose que je connais de la fonction de l'Éros". Cette fonction du a, troisième terme par quel va se montrer l'éventail, l'épanouissement de ce a, dans le rapport prégénital à la demande de l'Autre.

En cinquième terme, nous allons voir le a venir de l'Autre, seul témoin de ce lieu de l'Autre, qui n'est pas seulement le lieu du mirage. Ce a je ne l'ai pas nommé ; pourtant dans d'autres circonstances j'aurais pu vous en montrer un éclairage singulier. À savoir : de la voix. La voix de l'Autre doit être considérée comme un objet essentiel. Sa place, ses incarnations diverses, tant dans le champ de la psychose que dans la formation du surmoi. Cause du surmoi, etc... Ce rapport de la voix à l'Autre, nous pouvons en épuiser la fonction structurale à porter l'interrogation sur ce qu'est l'Autre comme sujet. La voix est l'objet chu de l'organe de la parole. L'Autre est le lieu où ça parle. D'où la question : Qui, au-delà de celui qui parle au lieu de l'Autre et qui est le sujet, qui y a-t-il ? Dont le sujet chaque fois qu'il parle prend la voix ? Il est clair que si FREUD, au centre de sa doctrine, met le mythe du père, c'est en raison de l'inévitabilité de cette question. Il n'est pas moins clair que si toute la théorie et la praxis de l'analyse nous apparaissent aujourd'hui comme en panne c'est pour n'avoir pas osé sur cette question aller plus loin que FREUD. C'est bien pourquoi un de ceux que j'ai formés comme j'ai pu, m'a parlé, à propos d'un travail, de la question du père. Cette formule était mauvaise, même un contre-sens ; il ne peut être question de la question du père pour la raison que nous sommes là au-delà de ce qui peut se formuler comme question.

Comment nous aurions pu aujourd'hui dessiner l'abord du problème ici introduit. Il est clair que l'Autre ne saurait être confondu avec le sujet qui parle au lieu de l'Autre, ne serait-ce que par sa voix.

L'Autre, s'il est ce que je dis, le lieu où ça parle, il ne peut poser qu'une sorte de problème : celui du sujet d'avant la question. Or, FREUD, cela, il l'a admirablement ressenti. Puisque je dois à partir d'aujourd'hui rentrer dans un certain silence, je ne manquerai pas de vous signaler que Conrad STEIN a, dans ce champ, tracé la voie. Reportez-vous à son travail, car il est bien satisfaisant. Ce qu'il a fait : comment malgré l'erreur et la confusion du temps, FREUD a mis la doigt ; qu'avec toute la critique, sans doute fondée, du spécialiste sur la question du Totem (cf. LEVI-STRAUSS) il n'en reste pas moins que celui qui est au niveau de la recherche de la vérité peut dépasser de haut tous les avis du spécialiste. Qu'en resteraient-il, sinon qu'il doit s'agir du sujet d'avant la question : si mythiquement le père ne peut être qu'un animal, le père primordial, avant l'interdit de l'inceste, avant l'avènement de la culture, le père est ce chef de horde. Mais qu'il l'appelle Totem, et justement à la lumière des progrès apportés par la critique de l'anthropologie structurale de LEVI-STRAUSS qui met en relief l'essence classificatoire du Totem. Ce qu'il faut en second terme, c'est mettre au niveau du père : le nom. (Cf. le séminaire sur la fonction du nom propre : le nom, c'est cette marque déjà ouverte à la lecture, il se lit de même en toutes les langues ; est imprimé quelque chose qui peut être un sujet qui va parler. Bertrand RUSSELL s'y trompe, etc... Le point sur le tableau : l'interroger avec l'espoir qu'il lui réponde (...)).

J'avais aussi marqué, comme référence, ce qui avait été découvert sur des poteries de Haute Égypte, antérieures à la découverte de l'alphabet, pour illustrer qu'il y a dans la signifiant ce côté qui attend la lecture et que c'est à ce niveau que se situe le nom. Ici, je vous désigne quelque chose de la direction à suivre ; voyez quel apport nous donne maintenant la voie que nous abordons. Car, ce père, est-ce que nous ne pouvons pas, nous, aller au-delà du mythe pour prendre comme repère ce qu'implique le mythe : dans ce registre que donne notre progrès sur ces trois termes : de la jouissance, du désir et de l'objet. Car tout de suite nous verrons concernant le père, le père pour que FREUD trouve ce singulier équilibre, cette "con-conformité" de la loi et du désir, vraiment conjoints nécessités l'un par l'autre. Dans l'inceste, sur la supposition que : La

jouissance pure du père comme primordiales. Mais ceci, qui est sensé nous donner l'empreinte de la formation du désir chez l'enfant dans son procès normal, est-ce que c'est par là qu'il faut qu'on se pose la question de savoir pourquoi ça donne des névroses ? C'est ici que l'accent que j'ai mis sur la fonction de la perversion quant à sa relation au désir de l'Autre comme tel : la mise au pied du mur, la mise au pied de la lettre (Cf. SADE, ...) : son désir comme intéressé dans l'ordre du monde. C'est là la ~~pratique~~ panique : pétrifie dans son angoisse, le pervers s'installe comme tel. Arcature première : se compose et se conjugue le désir dit normal et le désir pervers. Position d'abord de cette arche d'où, par la suite, pour comprendre un être tel de phénomènes, depuis la névrose, inséparable à nos yeux d'une fuite devant la terme du désir du père auquel on substitue le terme de la demande. Du mysticisme aussi, dans toutes les traditions : plongés vers la jouissance de Dieu. Ce qui fait l'entrave dans le mysticisme juif et plus encore dans le chrétien, c'est l'incidence du désir de l'Autre. Je ne veux pas vous quitter sans avoir au moins prononcé le nom, le premier nom par lequel je voulais introduire l'incidence spécifique de la tradition judéo-chrétienne dans le problème de la jouissance : un Dieu. C'est devant ce Dieu que FREUD s'est arrêté. Ce Dieu dont le nom n'est pas le Ce nom dans l'Exode (Chapitre VI), l'Eloïm qui parle dans la puissante urbe, qu'il faut concevoir comme son corps, qu'on traduit par la loi ; ce Dieu, parlant à Moïse, lui dit à ce moment : "Quand tu iras vers eux, tu leur diras que je m'appelle Ayem" (Je suis) "Je suis ce que je suis". La propriété de ces termes, désigné des lettres qui composent le nom, certaines lettres choisies parmi les consonnes. Aucun autre sens à accorder à ce "Je suis" que d'être le nom "je suis". Mais ce n'est pas sous ce nom que je me suis annoncé à vos ancêtres (Cf. Pascal en tête des "Pensées"). Qu'un Dieu, ça se rencontre dans le réel ; comme tout réel, inaccessible, il se signale par ce qui ne trompe pas : l'angoisse. Ce Dieu qui s'est annoncé à Abraham, Isaac et Jacob par un nom : El Chabala. Les Grecs, ceux qui ont fait la traduction, étaient beaucoup plus au courant que nous. Ils n'ont pas traduit par "je suis celui qui suit", comme Saint Augustin par "je suis l'étant". Ça a un sens. Ils ont pensé comme des Grecs

que Dieu c'est "l'étant" suprême. Mais pas comme de nos jours par : le "tout Puissant", mais par Thésos... Qu'est-ce que El Chabdala ? J'entendais introduire ce que j'eusse pu vous dire par quelque chose d'essentiel : le rendez-vous avec KIERKEGAARD, le sacrifice d'Abraham. Sous la forme, dans une tradition... Pourquoi de temps en temps dans le christianisme on a quelques fièvres à s'en débarrasser ? Voir les images d'Épinal, Michelst, etc. ce qu'on voit sur ces images, tout ce qu'il faut en somme : toutes les images, assez en éventail, depuis la métaphore paternelle : un fils la tête bloquée contre la petite tôte de pierre, grimace, souffre ; le couteau d'Abraham levé, l'ange qui est là, la présence de celui dont le nom n'est pas prononçable ; qu'est-ce qu'un ange ? Mon dernier dialogue avec le père Tailhard de Chardin ; j'ai cru que js le ferais pleurer cet homme : "Est-ce que vraiment vous me parlez sérieusement" ? "Oui mon père, il s'agit des textes"... Cet ange retient le bras d'Abraham. Quoi qu'il en soit de cet ange, c'est bien au titre d'El Chabdala qu'il est là. Toujours vu traditionnellement là. C'est bien à ce titre que se déroule tout la pathétique du drame où nous entraîne KIERKEGAARD. Avant ce geste, Abraham est venu là pour quelque chose. Il a emmené son garçon, pour un mystérieux rendez-vous. Il lui a lié les pieds, comme à une brebis, pour la sacrifier. Avant de nous émuvois nous pourrions nous souvenir que d'aller sacrifier son petit garçon à l'Hélîm du coin, à l'époque c'était courant. Ça a continué si tard qu'il a fallu sans cesse que l'ange arrêtât les Israélites sur la voie de recommencer ! Et plus loin, ce fils, me direz-vous, c'est son fils unique ; ce n'est pas vrai ; Ismaël a déjà quatorze ans. Mais Sarah est restée inféconde jusqu'à l'âge de quatre-vingt dix ans ; Ismaël est né d'un couchage du patriarche avec une esclave.

Celui qui a tiré Abraham du milieu de ses frères et de ses pères ; il y avait tellement de pères qui vivaient encore (X... a vécu cinq cents ans ; dans toutes les lignées ils ont eu des enfants vers l'âge de trente ans...). Quoiqu'il en soit, cet El Chabdala, s'il est bien quelque chose dans cet enfant du miracle (chercher du côté du corps

jaune ; la ménopause existait à l'époque !). Il tenait donc à Isaac ; c'est l'enfant de la promesse. Sarah meurt quelque temps après. Beaucoup de monde se trouve là. Ismaël aussi. Après la mort de Sarah, Abraham se montre tel qu'il est, un formidable géniteur ; il a de X... cinq enfants, mais ils n'ont pas reçu la baraka. Cette puissance touche à la limite même du territoire de son peuple. Un autre Eloïm d'à côté donne le bon truc pour repousser l'envahisseur : celui qui élit fait passer par son nom une certaine alliance transmissible d'une seule façon par la baraka paternelle et celui qui fait attendre (un fils pour une femme de quatre-vingt dix ans, etc...) Un petit livre qui date de la fin du XIème siècle Salomon GUILSAAC (?) : d'étranges commentaires ; il y a un dialogue d'Abraham avec Dieu, quand l'ange dit : n'attends pas, Abraham dit : "Si c'est ainsi, je suis venu ici pour rien, je vais lui faire au moins une légère blessure pour te faire plaisir Eloïm ! etc..." Ce n'est pas tout. Voir l'image d'Epinal. Le schophar qui lui est incontestablement arraché : la corne du bélier. Quant à ce qu'est ce bélier, c'est là-dessus que je voudrais terminer. Il n'est pas vrai que l'animal paraîsse comme métaphore du père au niveau de la phobie. La phobie n'est qu'un retour (cf. Freud en parlant du totem). L'homme n'a pas tellement à être fier d'être le dernier venu de la création : celui qu'on a fait avec de la boue, ce qui n'est dit d'aucun autre être, il se cherche des ancêtres honorables. Il lui faut un ancêtre animal. (Cf. "La sentence du père" et dans Rabi, etc.) Le bélier dont il s'agit là est le bélier primordial. Il était là, écrit-il, dès les six jours de la création. Ce qui le désigne pour ce qu'il est : un Eloïm. Ce n'est pas celui dont le nom est imprononçable, mais tous les Eloïm. Celui-là est reconnu comme l'ancêtre de la race de Seth. Alors cette tête de bélier, aux cornes emmêlées dans la hebe : le texte même fait sentir qu'il se rue sur le lieu du sacrifice. De quoi vient-il se repeindre, quand celui dont le nom est imprononçable le désigne, lui, pour le sacrifice ? Ce qu'Eloïm désigne pour sacrifice à Abraham c'est son

ancêtre. Il le présentifie comme désir; que ce quelque chose dont il s'agit de provoquer la chute : c'est l'origine biologique, c'est là la clé de ce mystère où se lit la version de la tradition métaphysico-sexuelle. Au regard de ce qui unit la communauté dans la fête ou égard à la jouissance de Dieu. Quelque chose qui se manifeste, qui, comme étant le désir, met en valeur la béance qui sépare la jouissance du désir. D'où la circoncision signe de l'alliance du peuple, désir que celui qui l'a élu donne comme signe ce petit morceau de chair tranchée, ce petit e.

Je vais vous quitter ici. Avant de vous quitter je vous dirai que si j'interromps ce séminaire, je ne le fais qu'en m'excusant auprès de ceux qui depuis des années ont été mes fidèles auditeurs. Ceux qui nourris des mots, des termes, des voies et des chemins appris ici. Dans les débats récents et confus, un groupe s'est montré véritablement dans ses fonctions de groupe : mener d'ici, d'là, tourbillons aveugles... Un de mes élèves a cru devoir parler... que de la vérité, la sens de mon enseignement... Quel incroyable contraste ! Quelle impatience infantile ! Où a-t-on vu, comme en mathématique que chaque chapitre renvoie au suivant. Il n'y a pas que les attributs de l'infatuation et de la sottise; esprit en forme d'épluchures; il y a autre chose. J'ai en effet cherché à énoncer... une praxis : la psychanalyse... quelle est sa vérité?.. Si quelque chose s'y avère décevant : cette praxis doit s'avancer vers une conquête du vrai par la voie de la tromperie, car le transfert n'est pas autre chose, tant qu'il n'y a pas de nom au lieu de l'Autre : incoérent. Si ma marche est prudente n'est-ce pas pour ce...

... Vous promouvoir dans cette voie contre quoi j'ai toujours à me prononcer : la voie de l'imposture. Depuis deux ans, ayant confié à d'autres le maniement intérieur d'un groupe pour laisser la pureté à ce que j'ai à vous dire. Pas de différence entre le oui et le non.